

Prologue

Paris, 1910

Le jeune homme gravit les marches quatre à quatre, émergeant du métro dans le silence de cette soirée de début avril. Il faisait assez froid pour que son souffle soit visible. Les cloches d'une église sonnèrent dix heures. Il regarda autour de lui, presque de manière furtive, avant qu'un mouvement n'attire son attention. Avec un large sourire, il se pencha vers le bas de l'escalier, la main tendue.

Des doigts fins enveloppés dans des gants de chevreau la saisirent, et une jeune femme se hâta de le rejoindre.

— Les Halles ? demanda-t-elle, pantelante.

Elle remit en place un élégant chapeau.

— Que faisons-nous ici ? Tout sera fermé à cette heure.

— N'en soyez pas aussi sûre.

Il frotta ses mains nues et lui offrit son bras. Sa veste légère ne lui tenait pas chaud, mais, pour une fois, il s'en moquait.

— Je crois que notre aventure de ce soir vous plaira, mademoiselle.

Le visage radieux, elle prit son bras.

Un peu de brume flottait au-dessus des rues, adoucissant la lumière des réverbères au gaz, qui semblaient briller dans

du coton. Les doigts de l'hiver s'accrochaient à la nuit, mais le froid reculait ; ce serait bientôt le printemps.

Ils marchèrent ensemble comme le ferait n'importe quel couple respectable, échangeant des œillades subreptices jusqu'à ce que ni l'un ni l'autre ne puisse plus retenir un large sourire. À travers la brume, un brouhaha composé de nombreux sons différents gagnait en volume : une voix qui en comprenait des centaines, un vacarme bourdonnant où se mêlaient cliquetis, frottements et bruits de succion. Alors qu'ils tournaient à l'angle d'une rue, la jeune fille ouvrit des yeux ronds devant le bâtiment doté de grandes fenêtres et d'arches rivetées qui semblait être la source de ce chaos.

— Vous m'avez dit vouloir découvrir le vrai Paris, mademoiselle, lui murmura son compagnon à l'oreille. Le voilà.

Malgré l'heure tardive, le marché grouillait de vie ; elle débordait jusque sur le trottoir en une profusion d'épluchures, de sciure et de paille. Des charrettes tirées par des chevaux ou motorisées se tenaient les unes à côté des autres. Des garçons de courses dansaient dans leurs bottes pour lutter contre le froid. Des senteurs de châtaignes et de charbon de bois s'élevaient depuis des braseros.

— Pouvons-nous entrer ?

L'air radieux, le jeune homme la prit par la main, et ils se joignirent à la mêlée.

Leur arrivée suscita d'abord des regards : la qualité des vêtements de la jeune femme détonnait parmi le lin élimé et le coton maintes fois reprisé. Mais, à mesure qu'ils avançaient dans la cohue, plus personne ne remarqua leur tenue. Ici, un seul langage avait cours : celui du commerce. On le parlait d'une voix forte, constante, sorte de patois du marché, à base de sous et de poids, qui n'avait aucun sens pour des oreilles non averties.

Elle tira sur son bras et pointa du doigt des cageots sur un étal de légumes. Des pommes de terre nouvelles pâles y reposaient dans leur terre. Des guirlandes d'ail et d'oi-

gnons d'hiver ridés pendaient juste au-dessus. Un homme aux doigts gelés nouait des bouquets d'oseille. La jeune fille rit en voyant deux femmes jeter des choux de l'arrière d'une charrette dans un grand panier en osier. Elles en avaient fait un jeu : c'était à qui lancerait le plus vite, sous les encouragements des marchands qui les entouraient. Leurs cheveux relevés avec des épingles étaient en désordre, leurs joues, rougies par l'effort et l'hilarité.

Un attroupement particulièrement bruyant s'était créé autour de l'étal voisin, où un homme remplissait des sacs en papier pour les tendre aux acheteurs aussi rapidement qu'il pouvait prendre leur argent. Lâchant son compagnon, la jeune fille lui adressa un large sourire avant de se frayer un passage entre les épaules musclées. Il tenta de l'arrêter, inquiet de la voir se faire bousculer par la foule, mais, une minute plus tard, elle était de retour, sa robe piétinée à l'ourlet. L'air triomphant, elle posa un petit globe jaune dans sa main.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il alors qu'elle commençait à retirer ses gants.

— Comment ? Quelque chose que vous ignorez, monsieur mon guide ? le taquina-t-elle. C'est une orange sanguine, tout droit venue d'Italie.

Elle lui montra comment peler le fruit, puis ils se tinrent ensemble autour d'un brasero, en bordure de la vaste place, suçant la chair rubis et riant du jus qui s'en échappait. En voyant les yeux brillants de sa compagne, le garçon se sentit soudain submergé par une vague de tristesse. Au matin, elle retrouverait son monde. Élégante et posée, elle mangerait peut-être ces mêmes oranges au petit-déjeuner, mais à l'aide de couverts en argent, un quartier après l'autre.

Elle avait dû s'apercevoir de son changement d'humeur.

— Je vous en prie, lui chuchota-t-elle, son souffle citronné et suave lui caressant la joue. Ce moment n'appartient qu'à nous : vous et moi, et personne d'autre. Demain n'a pas sa place ici.

La lueur du feu peignit son visage pâle, faisant refluer le bleu de ses yeux où il aurait pu se noyer.

Il sursauta en entendant des éclats de voix. Tous deux se plaquèrent dos au mur, alors que des poulets s'échappaient en criant d'un panier cassé dans un nuage de plumes. Une femme jurait, tentant d'attraper les volailles qui couraient entre ses jupes.

S'enfonçant davantage à l'intérieur du marché, ils descendirent un escalier sombre qui les mena dans les tunnels et les passages souterrains éclairés au gaz ou par des ampoules électriques qui sifflaient.

Dans un couloir carrelé, le pied de la jeune fille glissa. Son compagnon la rattrapa dans sa chute, manquant lui-même de perdre l'équilibre sur le sol humide. Un court instant, elle fut dans ses bras, partagée entre rire et stupéfaction, son chapeau lui couvrant un œil. Il dut faire appel à toute sa retenue pour ne pas la serrer plus fort.

Ils contournèrent la flaque qui s'était formée devant la charrette d'un poissonnier chargée d'énormes bêtes argentées. Une odeur nauséabonde s'élevait d'entrailles gisant sur le sol.

— Avez-vous faim ? demanda-t-il, les yeux posés sur un seau rempli de créatures des rochers qui attendaient en silence, fermées.

— Une faim de loup, répondit-elle. Allons-nous manger des huîtres ?

Fouillant dans sa poche à la recherche de menue monnaie, il tendit quelques pièces au poissonnier. Ce dernier leur ouvrit six mollusques à l'aide d'un petit couteau, puis les leur emballa dans du papier journal.

De retour dans un air plus respirable, ils trouvèrent un boulanger qui proposait des miches de pain brun sur son étal. Après en avoir acheté une, ils se dirigèrent vers un bar et s'installèrent à une table coincée entre la nuit froide et l'ambiance grisante des halles.

Coude à coude, ils savourèrent leurs huîtres avec le pain, à même le papier journal, le tout arrosé d'un vin rouge bon marché. Un festin de roi ; un repas unique, à cette heure et sur cette place de Paris, réussissant l'exploit de saisir l'essence du monde. Le jeune homme se demanda pourquoi des huîtres ne lui avaient jamais semblé aussi délicieuses. Un seul regard à sa compagne en train de vider son verre suffit à lui faire comprendre qu'il connaissait la réponse.

« Demain n'a pas sa place ici », lui avait-elle dit. Mais il n'était pas dupe. Demain finirait par arriver, et avec lui une vérité que ni lui ni elle ne voulait s'avouer. Dehors, les cloches songeuses de Saint-Eustache commencèrent à sonner onze heures.

Au diable demain, pensa-t-il, et il tendit sa main vers la sienne.

1

Cambridge, mars 1988

Je pousse les portes du King's College juste au moment où les cloches de la chapelle sonnent l'heure. Je suis en retard, à un rendez-vous que je ne peux pourtant pas me permettre de manquer.

Un groupe de touristes emmitouffés dans des anoraks me bloque le passage. Je me faufile, consultant ma montre. J'avais espéré arriver largement dans les temps pour me trouver une place discrète au fond de la salle, pas faire mon entrée échevelée et en sueur.

Je traverse la cour en trombe et monte une volée de marches humides quatre à quatre. Au passage, j'aperçois brièvement mon reflet dans une fenêtre : les cheveux en désordre, trempés, une frange blonde dégoulinant dans mes yeux. Je l'écarte et me hâte en direction d'une paire de portes en chêne monumentales.

15 mars, 11 heures – Une légende démasquée : une conférence du biographe Simon Hall à propos de feu J. G. Stevenson, historien, auteur et critique. C'est ce qu'annonce un bout de papier épinglé au tableau d'affichage.

Je chasse rapidement l'air renfrogné qui vient d'apparaître sur mon visage pour lui substituer une grimace penaude

adressée à la femme qui joue les cerbères à l'entrée. Malgré une moue de désapprobation, elle me laisse passer. Prenant mon courage à deux mains, je pousse la lourde porte. La salle est comble. Étudiants et universitaires s'entassent sur les chaises ; leurs respirations embuent les fenêtres. En dépit de mes efforts, le battant grince bruyamment sur ses gonds ; sur l'estrade, un homme hésite et regarde dans ma direction. Tête baissée, je me glisse le long de la rangée du fond, vers un siège libre.

— Comme je le disais, reprend l'orateur, nous savons tous ce qui se produit à la mort d'une personnalité du monde intellectuel : elle a droit à une notice nécrologique dans le *Times*, un nouveau volume commémoratif de ses œuvres paraît, et chaque revue y va de sa rétrospective.

Certains des membres les plus jeunes de l'assistance gloussent, manifestant ainsi leur appréciation de l'attitude désinvolte du conférencier.

Je l'observe attentivement. Simon Hall, la coqueluche actuelle du milieu des historiens. Dès que les médias ont besoin d'un commentaire, que ce soit à la radio ou dans des articles de journaux, ils font appel à lui. Il me paraît plus vieux que ses photos ne le suggèrent. Je reconnais que ses cheveux bouclés et son visage ouvert lui donnent un air juvénile, mais impossible d'ignorer la présence de pattes-d'oie et d'une bedaine en devenir. Je m'affaisse un peu plus sur mon siège et je m'efforce de tendre l'oreille.

— Il n'y a rien de mal à rendre hommage à un grand nom, dit-il, et personne ne peut nier que J. G. Stevenson était un historien de talent. Mais que savons-nous vraiment de lui ? Quel homme se cachait derrière ses livres ?

Il marque une pause, pour l'effet, balaie la salle du regard.

— En tant que biographe, mon travail consiste à répondre à ces questions. Il m'appartient de fouiller le passé d'une personne pour en extraire parfois des choses qu'elle aurait préféré garder pour elle-même. Et, mesdames et messieurs,

c'est ainsi que j'ai découvert que J. G. Stevenson n'était pas un saint.

Il se penche en avant sur son pupitre, une intensité dans le regard, comme s'il se confiait individuellement à chaque membre de l'assistance.

— J'ai récemment eu accès à la correspondance privée de Stevenson et j'y ai trouvé une lettre, écrite de sa main, quand il n'était encore qu'un tout jeune homme à Paris. Ce document le place formellement au cœur d'un scandale qu'il a toujours tenu secret – même sa propre famille n'en a rien su. J'ai la ferme intention de découvrir la vérité derrière ce mystère et de vous révéler à tous le *vrai* J. G. Stevenson.

Quand vient le moment des questions/réponses, je m'agite sur mon siège, m'efforçant de garder mon bras collé le long du corps, bien que je bouille de colère. J'écoute les commentaires ineptes et les remarques mordantes, mais, à la toute fin de la séance, ma main se lève, semblant soudain animée d'une vie propre.

— Je crains que nous n'ayons plus le temps, me dit le professeur qui a organisé l'événement. Peut-être pourriez-vous...

Je lance à Hall sur un ton de défi :

— Vous avez donc l'intention de diffamer un homme juste pour faire un coup de pub ? Il est mort. Alors, tout est permis, c'est ça ? Même de fouiner dans ses affaires personnelles ?

Une centaine de chaises en plastique crissent sur le sol, et tout le monde se tourne vers moi. Je me sens rougir sous les regards insistants, mais je ne quitte pas Hall des yeux. Il sourit, l'air surpris, scrutant la foule.

— Une question intrépide, mademoiselle...

— Stevenson.

Toute la salle se met à chuchoter. Sur l'estrade, le professeur se penche pour parler à l'oreille de Hall. Je vois ses lèvres former mon nom et je lutte pour conserver une ex-

pression neutre. Pendant ce temps, Hall m'observe avec un intérêt tout neuf.

— Je comprends votre indignation, mademoiselle Stevenson, mais vous ne pouvez pas nier que votre grand-père avait ses secrets.